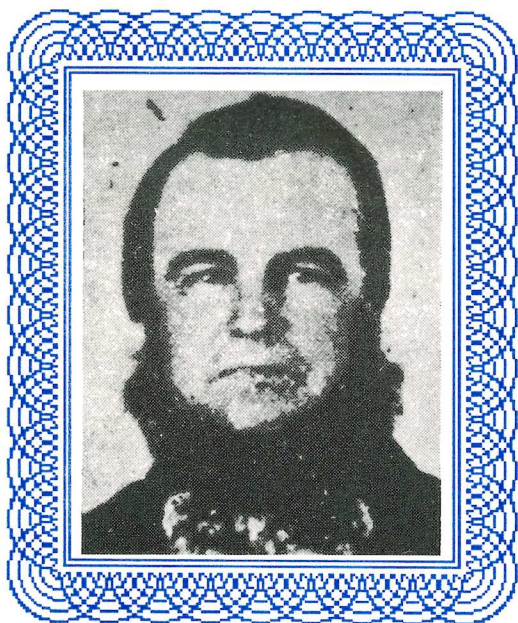


# Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Vol. XXI, n° 41

Décembre 1989



Asa Meech, père de 21 enfants... et d'un  
avorton, l'accord qui porte son nom?

**Asticou** est l'organe de la Société historique de l'Ouest du Québec. La SHOQ fut fondée le 3 mars 1966 par M. Jacques Gouin et a pour but d'étudier et de faire connaître l'histoire de l'Outaouais.

**Asticou** évoque le premier nom de la chute des Chaudières décrite par Champlain dans son récit de 1613.

#### **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président:* Gaston Lafleur, 595-5100

*Vice-président:* Roger Blanchette, 243-8657

*Trésorier:* Léo La Brie, 778-3152

*Secrétaire:* Monique Larouche-Depratto, 771-4361

*Archiviste:* Georges Lessard

*Service de recherche:* Denise Latrémouille, 771-1407

Rose Larouche, 777-9470

#### **COMITÉ DE LA REVUE**

*Rédactrice:* Denise Latrémouille

Georges Lessard, 778-2654

*Envoi postal:* Noëlla Dufresne, 685-9227

Madeleine Latrémouille, 771-2241

*Distribution:* Léo La Brie

Gaston Lafleur

Tous droits réservés Société historique de l'Ouest du Québec

*Dépôt légal:* Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0066-992X

**Page couverture:** Photo extraite de *A Tale of Two Chelseas, Quebec*, de Patrick M.O. Evans, Ottawa, J.Oscar Lemieux, 1988, p. 100 [réf.].

## Table des matières

Préface.....La rédaction ii

Le mot du président.....Gaston R. Lafleur iii

### Documents

Notes ethnologiques sur les Indiens  
de Maniwaki ..... Georges Boileau, o. m. i. 4

Témoignage de M<sup>me</sup> Victoire Lafleur,  
sage-femme.....Denise Latrémouille 12

### Articles

Le développement de l'Outaouais vs la conjoncture nationale  
et internationale: un rappel historique.....Roger Blanchette 19

Qui était Asa Meech?.....Denise Latrémouille 24

L'accord du lac Meech en bref.....Gilles Lévesque 26

### Chroniques

Saviez-vous que.....La rédaction 23

Cliogrammes.....La rédaction 30

Pour les grands et les petits.....Madeleine Latrémouille 32

Le coin des collectionneurs.....Denise Latrémouille 34

*Une civilisation commence à déchoir à partir du moment  
où la Vie devient son unique obsession.*

*Cioran, Précis de décomposition*

## PRÉFACE

Ce 41<sup>e</sup> numéro de la revue marque l'entrée d'*Asticou* dans l'ère informatique. En effet, tout le numéro a été composé de façon artisanale c'est-à-dire que le traitement des textes et la mise en pages ont été assurés par la Société historique, l'imprimeur n'ayant eu qu'à imprimer et relier les bons à photocopier que nous lui avons fournis. Nous nous sommes servi des logiciels Word et Pagemaker et avons fait numériser les photos, logos et reproductions graphiques. Nous espérons de cette façon réduire le coût de production de la revue. Malheureusement, cet apprentissage a du même coup retardé la publication de la revue, ce dont nous nous excusons.

Par ailleurs, vous aurez remarqué la légère augmentation du prix du numéro. Celui-ci était demeuré le même depuis plus de dix ans mais les coûts d'impression, les frais de poste eux, ont grimpé de façon vertigineuse. Un rajustement s'imposait que nos lecteurs comprendront certainement.

Inutile de dire les heures passées à la recherche historique, à la conception graphique et à la réalisation de ce numéro. Aussi faisons-nous appel à tous ceux et celles que l'histoire intéresse et qui ont quelque connaissance du traitement de texte pour nous donner quelques heures par mois pour assurer la survie de la revue. Plus les tâches seront partagées, meilleur sera le produit.

Un nouveau membre du conseil d'administration s'est joint à l'équipe de rédaction; Georges Lessard nous prépare pour un prochain numéro un compte rendu de la revue historique de Villeneuve d'Ascq, ville jumelle de Hull. Qui d'autre a dans ses tiroirs un article sur l'histoire, les coutumes, le parler des trois villes riveraines ou de l'arrière-pays? Les pages de la revue lui sont ouvertes.

Denise Latrémouille

## MOT DU PRÉSIDENT

On a peine à croire que la Société historique est dans sa 24<sup>e</sup> année d'existence au service de la population outaouaise tellement de chemin a été parcouru, de recherches publiées depuis des débuts plutôt modestes jusqu'au point de devenir la plus importante source d'information sur le patrimoine de l'Ouest du Québec.

Cette réalisation s'est effectuée grâce aux efforts de tous et chacun de sorte que, sans cesse, depuis 24 ans et quoiqu'il arrive le travail continue.

La qualité de cette réussite, c'est le reflet de la qualité de vous tous qui avez œuvré à bâtir la Société.

La constance et la recherche de l'excellence qui nous animent depuis bientôt un quart de siècle ont fait de la Société ce qu'elle est aujourd'hui.

Il me semble à propos que l'*Asticou* soit l'outil idéal pour créer des liens entre les membres et susciter un noyau d'émulation dans la recherche.

Des défis d'envergure accompagnent la croissance de toute entreprise; dans ce sens notre passé est la meilleure garantie de notre avenir. C'est le message que je voulais vous adresser en tant que nouveau président.

«S'unir pour réussir»  
est le seul moyen de connaître l'avenir.

Gaston R. Lafleur

## NOTES ETHNOLOGIQUES SUR LES INDIENS DE MANIWAKI

Georges Boileau, o.m.i.

*Un des grands oubliés de l'histoire de l'Outaouais, c'est l'Indien. Peu d'écrits ont été consacrés aux autochtones et encore moins aux effets dévastateurs qu'a eus sur eux, dans notre région, le contact avec les Blancs. Je vous propose ici un texte, à ma connaissance, inédit. Ce texte serait de la main du père Georges Boileau, o.m.i., ancien curé de Maniwaki. Le manuscrit original se trouve au presbytère de Maniwaki: une copie m'a été fournie par N. Dionne, un de mes étudiants au cours d'histoire régionale donné au Collège de l'Outaouais en 1988.*

*Je vous le livre tel quel car il parle de lui-même. Sans en être conscient, l'auteur fait un réquisitoire éloquent contre l'acculturation et les effets néfastes des valeurs occidentales sur les Amérindiens. Il montre une communauté désarticulée, appauvrie et désemparée. Il fait étalage de tous les préjugés des Blancs et de l'incompréhension totale de la culture amérindienne qui était trop souvent le lot des missionnaires.*

*En cette période où, un peu partout au Québec, les Amérindiens revendiquent la reconnaissance de leur identité culturelle et de leurs droits historiques, il me semble important et opportun de publier ce texte, car l'attitude qu'il dénote est encore, malheureusement, celle d'un trop grand nombre de Québécois envers l'Amérindien.*

Roger Blanchette

### A. L'individu

L'indien se distingue à plusieurs points de vue du blanc--

Au physique, il est de taille moyenne — assez gros, mais point grand. Comme tous les indiens, il peut fournir une forte énergie vitale pour quelque temps, mais faute d'habitude, la constance dans le travail l'épuise et amène chez lui la maladie, la tuberculose le plus com-

---

### NDLR

Nous avons respecté le style et l'orthographe de l'auteur, aussi ne faut-il pas s'étonner de noter à l'occasion quelques entorses à la grammaire.

munément; la malpropreté qui n'est pas l'ennemi de l'indien y est bien pour une bonne part aussi.

Les beaux individus tant au point de vue esthétique qu'au point de vue de la constitution, sont rares. Cependant grâce au mélange avec les blancs, ils se trouvent quelques uns de l'une et de l'autre catégorie.

Au point de vue moral l'indien n'est pas dépourvu. Son intelligence quoiqu'elle ne soit pas très brillante n'est pas complètement nulle ou atrophiée — et malgré que la situation de nos gens soit assez précaire, on ne peut pas dire que c'est dû au manque d'intelligence. Il est vrai que son intelligence est peu développée, mais elle est susceptible d'amélioration. Quand on peut amener l'indien à s'astreindre à une chose on perçoit bien vite qu'il n'est pas dépourvu. Vivant de ce qui l'entoure, heureux de peu, il fuit les spéculations, de sorte que les générations passent et l'intelligence dans cette inactivité devient languissante. Les enfants fréquentent bien l'école, mais ils semblent là, hors de leur élément et on ne peut parvenir à leur faire suivre des études plus hautes que celles qui se donnent dans les écoles primaires.

D'intelligence assez forte mais peu développée l'indien est plus faible de volonté. Dans un pays où l'activité est aussi puissante et aussi féconde qu'elle l'est ici, l'indien marque auprès des habitants qui l'entourent un contraste très accentué. Enfant des bois, il en goûte la solitude et en aime la liberté. Fuyant la contrainte, il s'abandonne au hasard de chaque jour, il laisse endormir sa volonté. Pour lui l'argent n'est rien, il ne sait pas le ramasser, le conserver pour des jours plus difficiles — il n'a jamais pu comprendre l'épargne; dès qu'il a de l'argent, quelque quantité que ce soit, il le dépense pour ce qui lui tombe sous la main. Si l'on peut faire une comparaison qui soit de son milieu, on pourrait dire que des animaux qui l'entourent, si quelques uns lui ont laissé par leur exemple une leçon, ce n'est certes pas le prévoyant écureuil, mais bien plutôt le chevreuil vagabond ou l'ours paresseux.

Cette indolence ou plutôt cette somnolence de sa volonté fait qu'il est plutôt d'un caractère doux et sans aigreur; mais comme tous les caractères vivant d'impression, l'injure une fois dans son cœur en sort difficilement. C'est ce qui fait aussi qu'il est sensible au bienfait. Ne comptant pour rien l'épargne, il n'est pas avare ni trop égoïste, cependant sa générosité est en raison de son activité. Si peu soucieux pour lui-même, il ne l'est guère plus pour les autres et le dévouement chez lui

n'est pas à l'état d'habitude. Vu qu'il est bon enfant on l'amène facilement tout de même à faire des sacrifices et a payer de sa personne.

Cette intelligence peu speculative — cette volonté, sans consistance, cette aménité de caractère qui fait de lui un bon voisin et un agréable compagnon lui sont aussi une cause de débauche déplorable. La gloutonnerie chez lui est pour ainsi dire héréditaire et il a pour l'alcool et les viandes une irrésistible attraction, — son estomac aiguë dès le bas âge le brûle jusqu'à ce qu'il le satisfasse. Naturellement l'impureté suite nécessaire de la gloutonnerie et de l'oisiveté règne en maîtresse chez eux. Et malheureusement les blancs, qui sont pour un grand nombre ici, des voyageurs plus ou moins rebuts des autres places, ont exploité à leur profit ces deux passions : la gourmandise (d'alcool) et l'impureté. Les circonstances ne sont pas rares où l'on voit blancs et sauvages mêlés dans la débauche. Ceci se voit surtout à l'occasion de la mort d'un sauvage. C'est l'habitude chez eux de s'assembler en grand nombre pour veiller le cadavre. Souvent alors des blancs se rendent avec de la boisson et la pieuse et morne veille se change en joyeuse et diabolique orgie. Aussi, les «vierges-mères» selon le mot d'un vieux missionnaires, se rencontrent assez fréquemment.

## B. Vie Familiale

Transportant son caractère d'individu dans la famille, nous retrouvons à peu près les mêmes traits dans un nouveau milieu.

L'indien se marie vieux et souvent point du tout. Notre canton foisonne de vieux garçons. Une fois marié cependant, il est assez fidèle. Il a pour sa femme un amour et un respect un peu plus relevés qu'avaient ordinairement pour les leurs les sauvages d'antan et même ceux d'aujourd'hui où le christianisme n'a pas pénétré. Depuis assez longtemps déjà, soumis au sceptre de l'Évangile, nos indiens en goutent la bienfaisante influence. Les familles sont peu nombreuses. Aussi, la race tout en se maintenant, n'augmente pas. Il y a aussi beaucoup de mariages avec les blancs\* — ce qui enlève encore aux sauvages, car ils aiment à passer au rang des blancs.

Le temps de la tente ou de la cabane d'écorce est passé. Ils habitent maintenant à la façon des blancs, dans des petites maisonnettes plus ou moins propres à l'extérieur et plutôt moins que plus à

\*Ceci est exagéré. Les mariages mixtes peu nombreux autrefois n'ont pas eu lieu depuis longtemps. F.X. Fafard, o.m.i.

l'intérieur. L'hygiène c'est du grec pour eux; comme la plupart des gens non instruits, ils n'en connaissent rien ou n'y croient pas. Humilié quelque peu de sa condition inférieure, il se résigne à son sort avec difficulté et cherche en tout, ou plutôt en ce qui malheureusement lui fait tort, à imiter les blancs. Il tâche de parler la langue des blancs, l'anglais surtout, qui lui paraît supérieur, et s'habille aussi à leur façon, avec un goût assez rustique mais recherché tout de même.

L'homme en dépit du vent suffragétique qui souffle par le globe est encore ici le maître de la famille. Jaloux de son droit il reste le chef de la famille — Revendicateur de son droit, il se soumet assez volontiers à son devoir. C'est sur lui que retombe la grosse part du travail; il l'accomplit avec assez de générosité.

La femme cependant n'est plus le chien d'autrefois, elle reste aussi mieux dans ses fonctions; elle tient plutôt à rester à la maison quoique la brise du dehors ait bien pour elle encore quelque charme; mais il faut faire comme les blancs; ici la mise en pratique de l'exemple est plus heureuse.

Et pour l'enfant on a plus d'égards. C'est une joie pour l'indien de voir son enfant instruit et éduqué — il n'aime pas à faire de sacrifices en ce sens, mais il aime beaucoup à voir ses enfants s'élever au dessus du vulgaire. Les parents sont attachés à leurs enfants et c'est pour cela qu'ils sont portés à les gâter ne discernant pas bien ce qu'il leur faut et ce qu'il ne leur faut pas. Ils ne savent pas se faire obéir d'eux. Ils diront au Père : Ma fille, mon garçon courent. — Mais pourquoi ne les garde tu pas à la maison avec toi? — Ah bien je leur dis mais ils ne veulent pas m'écouter; c'est à cela que se réduit le commandement : à «dire» — si les enfants le veulent, c'est bon; sinon c'est encore pareil, ils sont maîtres.

### C. Vie Sociale

Bien que soumis aux lois du pays, les Indiens sur une réserve forment pour ainsi dire un petit royaume. Ils sont indépendants des mouvements politiques, financiers ou autres qui s'opèrent dans le pays. Ils ont leur petit régime de lois à eux et pour ce qui est de l'ordinaire, c'est à dire pour les délits civils, non criminels, ils dépendent de l'agent du gouvernement. Il y a bien les chefs, au nombre de trois, un premier chef et deux conseillers; mais leur titre est honorifique seulement, leurs prérogatives et leur autorité sont à peu près nulles; car lorsqu'il s'agit de

décider d'une question quelque peu importante on le fait par le vote de la nation réunie. Ces chefs sont nommés tous les trois ans – au scrutin –le chef a (\$125.00) cent vingt cinq piastres par an, les deux ascesseurs ont chacun cinquante piastres (\$50.00).

Volà pour leur gouvernement. Quant au commerce, on peut dire qu'il ne se fait pas sur une haute échelle. Tout le monde sait que la terre de l'indien est un trésor enfoui, pas d'exception à la règle ici. Tous les beaux désirs dont on a fait mention plus haut se sont effacés, tous les efforts de nos missions ont été, en partie, peine inutile–

Tant bien que mal pourtant, un peu d'agriculture, un peu de commerce, un peu de travail au dehors, nos gens vivent; chichement celui-ci, plus grassement un peu celui-là; c'est de chasse, c'est de pêche, (le pays est assez favorisé sous ce rapport) qu'il tirent leur pitance. Ils fabriquent bien aussi quelques articles assez appréciés en dehors, tels que canots d'écorce, mocassins, mitaines, raquettes, ce qui leurs apporte un petit revenu. Ils commencent à s'adonner aux chantiers, ils sont appréciés dans la flotte du bois et très recherchés pour conduire les canots.



N. D. L. R.

Le père F.-X. Fafard, auteur de la note rectificatrice sur la fréquence des mariages entre blancs et indiens, continua pendant vingt ans (de 1915 à 1935) le travail du père Boileau à Maniwaki.

Missionnaire et fondateur de paroisses au Témiscamingue et à la baie James, le père Fafard fut également curé au Manitoba.

Il est l'auteur de quelques ouvrages en langue indienne et les Indiens l'appelaient *Kaminotosit* «celui qui parle bien». Une île de la région de la baie James porte son nom.

(À partir de Gaston Carrière, o. m. i., *Dictionnaire des Oblats de Marie Immaculée au Canada*, tome II, p. 13-14).

Tous encore parlent leur langue d'origine. En sus la langue anglaise est familière à tous les hommes et a beaucoup de femmes; — dans les écoles on enseigne exclusivement l'anglais quoique la chapelle soit desservie en algonquin. La plupart des hommes manient aussi le français, soit en raison des mariages, soit en raison de relations de travaux, soit pour autre raison, par nécessité, ils ont appris le français.

Nos indiens à l'instar des Canadiens, leurs voisins et amis, aiment les fêtes. On se rappelle que les indiens aux premiers temps de la colonie goutaient la société des français à cause de leur gaieté et engouement. Les nôtres n'ont pas perdu ce goût. Nous voyons dans le codex qu'ils avaient l'habitude de fêter la St-Jean Baptiste. Ailleurs aussi qu'un concours de jeux était organisé par eux le jour de la fête de l'Assomption. Les blancs y prenaient part — les indiens se distinguaient dans les courses en canot. Depuis ces fêtes ont cessé — En perdant leur caractère national au travers des blancs, les sauvages ont perdu tout ce qui donnait un charme ou un relief à leur personnalité et n'ont plus laissé voir que le côté défectueux de leur caractère. Ils ont voulu se relever en imitant les blancs — ils se sont condamnés à l'oublie pour ne pas dire à offrir un spectacle pis.

Nous avons parlé à peu près de tout; il nous reste, et ce doit être le point le plus important, et par sa valeur intrinsèque et par l'intérêt plus spécial qu'il a pour nous, il nous reste disons nous, à parler de la religion chez les Indiens de notre réserve.

La foi est le fondement de la religion — elle est aussi la vraie mesure du niveau moral d'un peuple. Tant que la foi demeure, il n'y a pas à désespérer d'un peuple. Chez nos Indiens, en dépit de tous les défauts dont nous avons parlé, défauts qui semblent surpasser de beaucoup, et par le nombre et par la gravité, les qualités, en dépit de cela il y a un bon fond de foi sincère et simple. Comme tout homme vivant habituellement en face de la nature, notre Indien croit beaucoup au merveilleux; la religion donne à cet instinct un aliment aussi abondant que salutaire. Il en aime les cérémonies, les manifestations extérieures, les décorations brillantes ont pour lui beaucoup d'attraits. Le chant qui a toujours été l'écho des cœurs simples était pour lui une réjouissance. Dans notre église cependant à cause du mélange avec la population blanche, on ne chantait qu'à l'orgue. Là cependant une partie se chantait en latin et un chœur de sauvages alternait en algonquin. Dans la nouvelle chapelle le père recommence à les faire chanter tous.

N.D.L.R.

BOILEAU, Georges, né à Sainte-Geneviève de Pierrefonds, Québec, le 27 août 1885, d'Alphonse Boileau, architecte, et d'Éléonore Brunet; décédé à Montréal, Québec, le 22 août 1946.

Georges étudia au juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa (1898-1905); il entra au noviciat de Lachine, le 1<sup>er</sup> août 1905, fit profession le 2 août 1906 et se rendit au scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa, où il prononça ses vœux perpétuels le 8 septembre 1907. Il fut ensuite ordonné prêtre à Saint-Stanislas de Kotska, Québec, le 23 juillet 1911 par M<sup>re</sup> Médard Émard, évêque de Valleyfield.

Le père travailla d'abord à Maniwaki (1912-1914) et à Notre-Dame-du-Nord (1914-1916), alors qu'il fut nommé curé de Maniwaki (1916-1917). Démissionnaire pour raison de santé, le père devint secrétaire du provincial avec résidence à Saint-Pierre-Apôtre de Montréal (1917-1918), avant de se rendre au scolasticat d'Edmonton, Alberta, où il fut professeur d'écriture sainte (1918-1920). Il passa ensuite une année dans l'Est, au juniorat du Sacré-Cœur et à Saint-Pierre-Apôtre de Montréal (1920-1921).

De retour dans l'Ouest, le père travailla au collège Mathieu de Gravelbourg, Saskatchewan (1921-1930), fut nommé visiteur des écoles françaises de cette province (1927-1930), puis vicaire à Lebert, Saskatchewan (1930-1932). De là il passa au juniorat de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface, Manitoba, chargé de la rédaction de l'*Ami du Foyer* (1932-1934). Le père revint alors définitivement dans l'Est canadien où il fut professeur d'anglais au juniorat de Marie-Immaculée, à Chambly-Bassin (1934-1936), aumônier chez les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, à Outremont (1936-1937) et vicaire à Saint-Pierre-Apôtre de Montréal (1937-1946).

Le père Boileau est l'auteur de plusieurs chants patriotiques. Il repose dans le cimetière oblat de Richelieu, Québec.

(Extrait de Gaston Carrière, o.m.i., *Dictionnaire des Oblats de Marie Immaculée au Canada*, tome I, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 108-09.)

Quant à donner pour l'église, ils ne savent ce que c'est. En raison des arrangements faits avec le gouvernement, on ne leur a rien demandé depuis; et ils se pensent à l'abri de toute aumone, ou cotisation ou quoi que ce soit du genre depuis. Leur éducation est à faire sous ce rapport.

Ils ont une grande déférence pour le prêtre; il leur apparait non seulement comme un homme supérieur, mais vraiment tel qu'il doit être aussi, et qu'il est, un homme de là haut, un homme de Dieu. Ils ont pour lui beaucoup de vénération et d'obéissance une fois qu'il a pris empire sur eux.

Ils professent pour leurs morts un culte spécial — c'est pour ainsi dire la marque extérieure de leur religion, qui est la plus ancrée chez eux et qui leur est la plus chère. Ils ont abandonné beaucoup d'autres pratiques extérieures, mais celle là ils y tiennent. Ils continuent à veiller leurs morts comme jadis.

Ils ont au cœur l'amour de la passion de Notre Seigneur. Imaginatifs par nature, suites de leur vie aventureuse et libre, toutes ces phases tragiques de la passion de Notre Seigneur les touche profondément. La pure et suave image de la madone a aussi pour eux un charme spécial. Ils honorent cette tendre mère d'un culte particulier et le 15 août ils célébraient son Assomption par une fête et des jeux.

L'indien a donc comme un instinct religieux — C'est ce qui explique ces vestiges de vertues religieuses autrefois vivaces, mais aujourd'hui quelque peu endormies, et dont le tableau ci-dessus donné est peut-être trop beau pour la réalité.

Esprit religieux, en pratique sa religion et sa vie morale laissent beaucoup à désirer. En raison des circonstances, il s'est soustrait à l'influence du prêtre, il a trouvé dans son entourage une population peu désirable, qui de l'indifférence où le mettait son abstention de l'église l'entraîna au vice. La tâche de ramener cette population au bercail ou au moins à la rendre plus docile à la houlette du berger, est donc à recommencer. Les heureux résultats qui se sont produits depuis l'ouverture de la chapelle laissent espérer pour l'avenir une récompense aux efforts du zélé missionnaire.

Janvier 1918

TÉMOIGNAGE DE MADAME VICTOIRE  
LACHAÎNE-LAFLEUR,  
SAGE-FEMME

Denise Latrémouille

*Madame Victoire Lachaine-Lafleur, longtemps résidente de la rue Dollard à Hull, a accepté d'évoquer pour nous ses souvenirs de sage-femme. Elle nous trace avec franchise un portrait assez sombre de l'époque et du quartier qu'elle a connus. Au moment de l'entrevue, en novembre 1988, Mme Lafleur, femme de tête à la répartie vive et à la mémoire intacte était âgée de quatre-vingt-quatorze ans.*

NDLR

*J'aimerais vous demander pour commencer où vous avez reçu votre formation de sage-femme? Comment avez-vous appris ce qu'il fallait faire?*

En assistant les médecins durant les accouchements. Une malade voulait avoir de l'aide et ne pouvait pas payer de garde-malade alors, moi je connaissais un peu ça; je faisais la toilette du bébé, la toilette de la maman puis ensuite plus souvent qu'autrement je les suivais 9 matins de suite, j'allais faire la toilette du bébé.

Une bonne fois, une femme avait demandé le médecin, mais le médecin n'arrivait pas et le bébé arrivait trop vite, alors c'est moi qui ai mis le bébé au monde toute seule.

*Ça été votre première fois... Y avait-il des médecins en particulier avec qui vous faisiez affaire?*

Le docteur Bergeron.

*Dans la paroisse Saint-Rédempteur?*

Notre-Dame et Saint-Rédempteur. Tout le «bas de la ville» comme on disait.

*Vous aviez été institutrice auparavant. Comment êtes-vous passée d'institutrice à sage-femme?*

Comme je vous ai déjà dit, c'est à force de regarder, puis d'assister des voisines et de seconder le médecin.

*Est-ce que c'est arrivé souvent que vous vous soyez passée du médecin?*

Certainement. J'ai mis au moins cent bébés au monde toute seule, pas de docteurs. Au moins cent, si pas plus.

*Vers quelles années exerciez-vous? À une période en particulier?*

J'étais enceinte de mon fils Benoît<sup>1</sup> quand j'ai fait mon premier accouchement toute seule.

*Aviez-vous des instruments... pour couper le cordon par exemple?*

Des ciseaux! C'est des ciseaux eux autres aussi qu'ils ont! Je stérilisais mes instruments...mes ciseaux pour couper le cordon sans infection. Et puis des cordes. Les médecins ont des cordes spéciales pour attacher. On attache ça à deux places, ensuite on coupe le cordon.

*Finalemnt, couper le cordon, recueillir le placenta, vous faisiez ça aussi? Il n'y avait pas du tout d'anesthésique?*

Du tout. C'étaient des accouchements naturels. Tout à fait naturels. Un médecin en dernier m'avait fait avoir du chloroforme. Par la suite, si les médecins se sont servis du chloroforme c'était pour aller plus vite et avec un instrument ils agrandissaient ça...tandis que moi tout était naturel. Ça s'en venait tranquillement.

*Est-ce qu'il y eu des accouchements plus difficiles que d'autres?*

Oui, j'ai eu 4 «sièges»; j'en ai eu un qui se présentait par un bras. Mais le bébé a vécu et la maman aussi. Ça été chanceux que j'aie pu avoir un médecin assez vite.

Le médecin arrivait et savait que tout était correct. Les mères venaient me voir chez moi et me demandaient si j'acceptais de faire leur accouchement.

*Elles vous payaient?*

---

<sup>1</sup> Le fils de Madame Lafleur est né en 1925.

Non. J'ai eu 5,00\$ dans la centaine de bébés que j'ai mis au monde. Un 5 dollars! C'était une dame qui venait de Québec, qui était habituée avec une femme et qui n'aimait pas avoir de médecin. Elle demeurait à Wrightville, alors qu'habituellement je travaillais autour de chez nous, dans le 5 et dans le 4. [numéros des quartiers de l'époque].

*En général, les femmes qui venaient vous voir...*

C'étaient toutes des pauvres femmes. Les maris travaillaient pas. Chez Eddy, puis Booth, ça fermait souvent. Les hommes travaillaient 2 mois, 3 mois en été puis travaillaient pas le restant de l'hiver. Y avaient pas d'argent.

*Vous-même, qui vous accouchait?*

C'était une femme, aussi, Madame Tremblay. J'en ai eu 6. Les trois premiers j'ai eu le médecin. Madame Tremblay venait assister le médecin... C'est rien que les 2 premiers,... le 3<sup>e</sup> le médecin était en-dehors, en train de faire un autre accouchement. Moi, j'étais prête à accoucher comme de raison. J'ai fait venir madame Tremblay avant le médecin pour qu'elle prépare tout, mais le bébé est arrivé et on a appelé le médecin et on lui a dit de pas venir! Ensuite j'ai continué avec madame Tremblay.

*C'est un peu elle qui vous a montré comment faire?*

C'est elle qui m'a montré comment faire. Elle me l'a dit: «Madame Lafleur, c'est vous qui allez me remplacer.» Elle voyait que je m'intéressais à toutes ces choses-là. Elle leur disait: «Prenez madame Lafleur, pis soyez pas inquiète.»

*Est-ce qu'il y en avait beaucoup à Hull, des femmes qui faisaient des accouchements?*

Oh! oui. Comme je vous dis, les médecins y allaient pas.

*Les médecins n'y allaient pas parce que les gens n'avaient pas d'argent?*

Parce que les gens avaient pas d'argent. Y a un médecin qui me l'a dit, qui était assez effronté pour me le dire: «Continuez madame Lafleur, nous autres aller là puis pas se faire payer, ça fait pas notre affaire.» Pour eux autres, vous comprenez, y avaient pour leur dire, les gens

auraient ambitionné.

*Avez-vous eu connaissance d'autres femmes qui faisaient des accouchements à part madame Tremblay?*

Je ne me rappelle pas. Mais y a des femmes dont les mères avaient eu plusieurs enfants et elles savaient comment ça se passait et c'est la maman qui mettait le bébé au monde.

*C'était pas régulier que ce soit le médecin.*

Ah! non!

*À l'occasion... C'était rare alors que ce soit le médecin qui fasse l'accouchement.*

C'était rare pour le sûr, parce que les gens avaient pas d'argent pour payer.

*Alors depuis la naissance de votre fils en 1925, vous avez exercé jusqu'à quand?*

J'ai fait ça pendant 26 ans.

*Est-ce que c'est déjà arrivé que des filles «mal prises» vous aient demander de les «aider»?*

Oui, ma première accouchée, c'était une fille.

*Ce que je voulais dire, c'est des filles qui auraient voulu se faire «aider».*

Oh! non par exemple! Non, non. J'ai mis des bébés au monde à la naissance.

*Aviez-vous connaissance si ça se pratiquait dans Hull?*

Oui, ça se pratiquait.

*Ça se parlait, j'imagine.*

En face de chez moi... il y avait une femme qui donnait les moyens voulus pour que les femmes se «défassent» comme on dit.

*Quand on dit que Hull, c' était pauvre, c' était vrai?*

C' était bien vrai.

*Vous-même, vous avez accouché votre fille, je crois?*

Oui, pour ses trois derniers.

[La fille de Madame Lafleur, Madame Gisèle Dompierre se joint à sa mère et apporte quelques précisions.]

*Votre mère me disait qu' elle avait eu la permission d' utiliser du chloroforme, mais que la plupart du temps elle faisait des accouchements naturels.*

M<sup>me</sup> Dompierre: Tu avais du chloroforme quand le docteur était là, non?

M<sup>me</sup> Lafleur: Non, il m' avait donné la permission.

M<sup>me</sup> Dompierre: Tu en avais toi-même?

M<sup>me</sup> Lafleur: Oui, j' en avais moi-même et je leur en donnais un petit peu si c' était trop dur.

M<sup>me</sup> Dompierre: Pas à moi en tout cas... tu m' avais fait respirer du liniment Minard!

M<sup>me</sup> Lafleur: Ah! oui?

[Rires]

M<sup>me</sup> Lafleur: Plutôt pour tenir occupée... le travail se faisait pareil.

*Quel est le plus long accouchement auquel vous avez aidé?*

Je me souviens d' une dame qui avait commencé à avoir des douleurs, puis ça arrêta quelques heures. J' ai déjà été jusqu' à 7-8 heures dans une même maison. Les gens disaient «Allez-vous en pas Madame Lafleur, ça va me reprendre, ça va me reprendre! Des fois ça prenait plusieurs heures avant que ça les reprenne pour de bon.

Y a les fausses douleurs qu'on appelle et les vraies douleurs comme on dit, pour l'accouchement. Les fausses douleurs peuvent venir 5-6 heures, 7-8 heures avant les bonnes douleurs. Puis ça fait mal—moi, j'en ai eu des enfants puis je le sais, je les ai eues les fausses douleurs. Ça fait presque aussi mal que les autres, les vraies douleurs. Tu t'imagines que c'est ça qui s'en vient... c'est ça qui s'en vient, puis ça s'en vient pas.

M<sup>me</sup> Dompierre: Le travail se fait pas.

M<sup>me</sup> Lafleur: Oui, il se fait, mais tellement lentement que ça paraît pas.

*Puis j' imagine, que dans ce temps-là aussi les bébés venaient au monde la nuit?*

Oui, j'étais obligée d'être là la nuit. J'en ai vu venir au monde bien plus la nuit que le jour. Aujourd'hui les médecins leur donnent une petite piqûre, les endorment.

*Ils s'arrangent pour qu'ils soient des bébés de jour?*

Y a plus de médecins qui accouchent la nuit.

M<sup>me</sup> Dompierre: Et c'est papa que tu réveillais dans pour qu'il aille te conduire... Pour aller chez les gens, quand c'était pas proche, il fallait te conduire.

M<sup>me</sup> Lafleur: Oui, oui.

M<sup>me</sup> Dompierre: C'était chez des gens que tu connaissais dans le 5, dans le quartier dans le bidonville près du lac Leamy.

*Le long du ruisseau?*

M<sup>me</sup> Dompierre: Oui, c'est là que maman allait. Même tu as été marraine une fois.

*Pour plusieurs de ces bébés-là?*

M<sup>me</sup> Lafleur: Quelques-uns de ces bébés-là. Les parents voulaient pas y aller [faire baptiser]. Ils étaient pas trop fins. Alors c'est moi qui suis allée faire baptiser le bébé. J'ai été sa marraine.

*Est-ce que la paroisse Sacré-Cœur existait dans ce temps-là?*

Non, c'était à Notre-Dame.

M<sup>me</sup> Dompierre: À Sacré-Cœur, la première baptisée est ma nièce, en 1946.

*Portiez-vous un costume spécial pour aller chez les patientes?*

Une robe blanche.

M<sup>me</sup> Dompierre: ... et un tablier blanc. Elle avait tout ce qu'il fallait, les draps arrangés en alèses. Elle partait avec tout son bagage, tout ce qu'il lui fallait pour travailler. Parce que c'était tellement pauvre. Ils avaient rien.

M<sup>me</sup> Lafleur: Ils avaient rien eux autres pour mettre dans leur lit.

M<sup>me</sup> Dompierre: Elle ramenait ça chez nous, c'est elle qui les lavait ensuite.

*En somme vous vouliez un coin désinfecté, propre; c'est pourquoi vous apportiez vos choses.*

Eux autres avaient rien de désinfecté; puis c'était sale. Comme ça, il n'est jamais rien arrivé. J'en n'ai pas qui ont eu des infections. [...]

M<sup>me</sup> Dompierre: Dans ce temps-là il fallait que tu restes 7 jours, 9 jours au lit. Tu te levais pas; tu pouvais pas te lever.

*Et le bébé se faisait baptiser le plus vite possible, j'imagine.*

Si tu venais au monde le samedi, t'étais baptisé le dimanche! C'est ce qui m'est arrivé.

M<sup>me</sup> Lafleur: Mon fils Sylvio est né à 3 heures et à 5 heures il était baptisé!

M<sup>me</sup> Dompierre: Il y avait beaucoup d'enfants qui mouraient, c'était assez commun.

*L'entretien se termine sur la "romaine", pesée pour bébé que conserve précieusement M<sup>me</sup> Dompierre.*

# LE DÉVELOPPEMENT DE L'OUTAOUAIS VS LA CONJONCTURE NATIONALE ET INTERNATIONALE : UN RAPPEL HISTORIQUE

Roger Blanchette<sup>1</sup>

Affirmer que le développement régional est influencé par la conjoncture nationale ou internationale peut apparaître comme un cliché. En effet, cela va de soi; par contre la façon avec laquelle cette influence est canalisée ou subie dépend en grande partie du dynamisme de la région et de ses habitants. Comme le dit un dicton populaire «Ou bien on est dans la parade, ou bien, on regarde passer la parade». Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est un survol de l'histoire de Hull, avec comme optique la façon dont la ville et sa région immédiate ont su profiter ou ont été victimes d'événements ou de phénomènes extérieurs tout au cours de leur développement.

Ceci se veut donc une réflexion à partir de l'histoire plutôt qu'une analyse historique comme telle; le lecteur voudra donc bien me pardonner les raccourcis et l'absence des nuances qui s'imposeraient dans un texte plus élaboré.

Lorsque Napoléon I<sup>er</sup> décrète le blocus continental contre l'Angleterre en 1806, il ne se doute pas qu'il signe en fait l'acte de naissance de l'Outaouais. En effet, l'Angleterre dont les besoins en bois sont énormes, se retrouve ainsi coupée de ses sources d'approvisionnement traditionnelles.

Philemon Wright qui vient de s'installer dans la région a l'intelligence de saisir cette opportunité et de développer des techniques qui permettront d'acheminer les immenses ressources en bois de la région vers le port de Montréal. Dès lors, la vocation régionale est toute tracée: quelques entrepreneurs, tous étrangers — américains ou britanniques —, feront de la région une vaste exploitation forestière. La main d'œuvre sera fournie par les cultivateurs de la vallée du Saint-Laurent à

---

<sup>1</sup> L'auteur est vice-président de la Société historique et professeur au Collège de l'Outaouais. Ceci est le texte d'une conférence qu'il prononçait devant les membres de notre Société le 22 octobre 1989.

la recherche d'un revenu d'appoint durant l'hiver ou par les Irlandais fuyant la misère de leur pays.

Mais à la fin des années 1840, la situation change. D'une part la flotte britannique délaisse de plus en plus les bateaux de bois au profit des bateaux en acier, mus à la vapeur, et d'autre part, et peut-être surtout, l'abandon des tarifs préférentiels par la Grande-Bretagne, en 1849, fait en sorte que le bois canadien devient prohibitif par rapport à celui des pays scandinaves. C'est un dur coup pour l'économie de la région.

Heureusement, à la même époque, d'autres événements viennent relancer le développement régional. D'abord, le choix d'Ottawa comme capitale du Canada-Uni vient créer une demande pour la construction dans cette ville. Mais surtout, le Traité de réciprocité avec les États-Unis, signé en 1854 ouvre la porte à un marché en pleine expansion alimenté par la forte migration, le développement industriel et aussi la grande consommation de journaux qui caractérisent les États-Unis dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

E.B. Eddy, Booth, MacLaren et d'autres construisent alors des usines de sciage ou de papier journal qui vont attirer ici des milliers de Canadiens français qui vont rapidement former l'essentiel de la main d'œuvre bon marché nécessaire à ce type d'industrie. Ces quelques grands entrepreneurs vont devenir de véritables seigneurs contrôlant toute la vie économique et politique de la région. Ils vont s'entendre entre eux pour maintenir les salaires à un bas niveau et pour empêcher autant que possible, d'autres industries qui pourraient menacer leur empire.

Ceci peut expliquer en partie pourquoi Hull et l'Outaouais vont passer à côté de la deuxième vague d'industrialisation du Québec au tournant du vingtième siècle. Alors que la Première Guerre mondiale provoque un essor sur l'ensemble de la province de Québec, notamment dans les secteurs de la sidérurgie et de l'équipement lourd, les retombées sont pratiquement nulles pour la région.

Il semble que d'une part, les hommes d'affaires de la région n'aient pas saisi la nature des changements économiques qui se présentaient, et que d'autre part, l'éloignement de la région par rapport aux grands centres ait découragé les investisseurs de l'extérieur.

Alors que Montréal, l'Estrie, la Mauricie s'industrialisaient rapidement, l'Outaouais reste essentiellement un fournisseur de matières premières, avec des usines de transformation du bois qui déjà vers 1920 souffrent d'un retard technologique relatif. Quoiqu'il en soit, on assiste à partir de cette époque à un phénomène à la fois original et tragique : la désindustrialisation de l'Outaouais. Ce processus va s'amplifier à tel point, que dans les années '50 et au début des années '60, Hull se retrouve dans un état de pauvreté et de taudification alarmant, alors même que le reste du Québec entre dans une ère de prospérité sans précédent.

Autant la ville de Hull a su profiter de la conjoncture internationale et nationale tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, autant elle se trouve marginalisée et déphasée au XX<sup>e</sup> siècle. Région monoindustrielle, dotée d'une infrastructure économique vieillissante, elle semble oubliée des investisseurs et incapable de susciter un leadership régional en mesure de prendre les choses en main. Elle semble s'engager dans une voie semblable à celle de la Gaspésie à la même époque: dépeuplement, marginalisation, dépendance vis-à-vis de l'État.

Mais, des événements extérieurs vont venir lui donner une nouvelle orientation. La montée du nationalisme québécois, l'arrivée au pouvoir de P. E. Trudeau en 1968 et le gonflement de la Fonction publique consécutif au développement de l'État Providence vont venir la sauver in extremis. D'une dépendance quasi totale envers l'industrie du bois, la ville et sa région vont passer à une dépendance peut-être encore plus grande par rapport à l'état fédéral. Le développement et l'apparence physique mêmes de la ville sont dorénavant décidés, planifiés et conçus par des instances extérieures, ce qui accentuera encore davantage le processus de désindustrialisation.

De plus, la population de vieille souche, généralement sous-scolarisée profite peu des nouveaux emplois ainsi créés, qui vont être pour une grande part occupés par des gens de l'extérieur. Gatineau, par exemple, va connaître une expansion extraordinaire mais une très forte proportion de cette population nouvelle n'est pas originaire de la région. La ville de Hull pour sa part voit sa population diminuer et sa dépendance économique à l'égard d'Ottawa devient de plus en plus accentuée.

Ce survol très rapide des grandes phases de développement de la région en général et de la ville de Hull en particulier nous amène à poser quelques questions. Pourquoi la région n'a-t-elle jamais été capable de

développer un dynamisme régional, de prendre en main sa destinée avec ou malgré la conjoncture? Après s'être mise à la merci de l'industrie du bois, avec les conséquences que l'on sait, la région est-elle en train de répéter la même erreur avec la Fonction publique fédérale?

Ces questions ne sont pas nouvelles, mais j'espère que ce bref rappel historique pourra servir à alimenter la réflexion. La dépendance peut être sécurisante, mais il faut parfois en payer le prix.

# SAVIEZ-VOUS

## QUE...?

Le procès de Cordélia Viau faillit avoir lieu à Hull. En effet, en 1898 *Le Spectateur* annonçait : «Le procès de Cordélia Viau aura probablement lieu à Hull, si les avocats intéressés obtiennent un changement de venue dans la requête présentement devant le procureur général de la province.»

En 1851, la population francophone d'Aylmer (344), des Allumettes (276), de Buckingham (721), de Masham (449) et de Templeton (900) était supérieure à la population francophone de Hull (243). Dans le conté c'est la Petite-Nation qui a la plus grande population d'origine française (2 835). Le canton de Low vient en fin de liste avec 2 habitants.

(*Recensement des Canadas pour 1851-52*, vol. 1, p.90, 92)

On a déjà pêché au filet dans le Ruisseau de la Brasserie au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet le meurtre de William Larocque pour une affaire de filets pillés, survenu sur le ruisseau en 1863, témoigne combien il pouvait être poissonneux à l'époque.

(Léo Rossignol, *Histoire documentaire de Hull*, p. 315)

L'exposition d'Ottawa était avant tout une foire agricole, où l'on présentait les spécimens les mieux réussis... ou les plus curieux d'un élevage, d'une mine ou d'une forêt. En 1898, un M. H. Charlebois de Hull qui possédait une ferme de patates à Wakefield envoya une «patate d'une forme très bizarre [qui] représente un énorme wawaron les pattes étendues nonchalemment de chaque côté de lui»! La moyenne des échantillons de M. Charlebois pesait 3/4 de livres. Qui dit mieux?



## QUI ÉTAIT ASA MEECH?

Denise Latrémouille

L'accord constitutionnel qui risque de décider de l'avenir du Canada porte le nom d'un Américain. Mais tout Américain qu'il ait été, Asa Meech en tant que ministre du culte était bien placé pour recevoir ses collègues ministres d'État sur les bords du lac qui porte son nom.

Meech, comme Philemon Wright, vécut en Nouvelle-Angleterre et comme lui était âgé de quarante ans quand il vint en Outaouais prêcher à la colonie naissante de Wright's Town. Pasteur congrégationaliste au Connecticut de 1812 à 1822, on suppose que puisqu'il figure dans les registres de l'église St. James en 1815, il vint faire une tournée de reconnaissance avant de s'établir définitivement dans la région avec sa famille quelques années plus tard.

Du personnage, on retient l'accident tragique qui le relie à l'histoire de Hull. Meech se maria trois fois: d'abord à Mary de Witt dont il eut 6 enfants. Après sa mort, en 1809, il épousa sa sœur Maria qui lui en donna 5 autres. C'est cette deuxième épouse qui l'accompagna au Canada et y trouva la mort. Au printemps de 1822, alors qu'elle traversait le Ruisseau de la Brasserie, le pont fut emporté par la crue des eaux et Maria Meech et ses trois enfants moururent noyés. Le pasteur parti en tournée de mission revint au village juste à temps pour conduire en terre sa petite famille et la légende veut qu'en une nuit ses cheveux devinrent tout blancs. Il se remaria une troisième fois et vécut les 26 dernières années de sa vie avec Mary Dockstaeder dont il eu 10 enfants.

Le pasteur fut également médecin et instituteur et reçut 200 acres de terre à Chelsea où il vécut de 1821 jusqu'à sa mort en 1849. Sa maison, quoique considérablement modifiée, existe encore aujourd'hui dans le parc de la Gatineau et appartient à la Commission de la Capitale nationale. Un de ses fils Charles George épousa la fille du marchand de bois hullois David Moore et un autre, John Dockstaeder fut administrateur de l'église de Cantley. Les deux fils de ce dernier, qui avait repris la ferme de son père, moururent noyés dans le lac Meech en 1883. Encore une fois l'onde était fatale aux Meech.

**Livres et articles suggérés**

Patrick M. O. Evans, *A Tale of Two Chelseas*, Quebec. Ottawa, Ed. J. Oscar Lemieux, 1988, 183 p.

Katharine Fletcher, *Historical Walks. The Gatineau Park Story*, Ottawa, The Chesley House Publications, 1988, 122 p.

Marion A. Meech, *Asa Meech*, dans «Up the Gatineau!», n° 7, 1981, p. 14-18.

Ethel Penman Hope, *Early Settlement of Meech Lake*, dans «Up the Gatineau!», n° 10, 1984, p. 20-26.

## L'ACCORD DU LAC MEECH EN BREF

Gilles Lévesque

*Un sondage démontre qu'un pourcentage important de la population ignore en quoi consiste l'Accord du lac Meech. (Le sondage ne révèle pas combien ne veulent plus en entendre parler!) Asticou a demandé à un expert en communications, ancien directeur du service de nouvelles à la télévision sherbrookoise et membre de la SHOQ de faire le point de la question.*

L'Accord du lac Meech est le résultat d'une entente intervenue le 30 avril 1987 à la maison Wilson, aux abords du lac Meech, entre les dix premiers ministres provinciaux et Brian Mulroney.

Les discussions du lac Meech portaient sur deux points majeurs: l'étude des cinq propositions du Québec devant amener cette province à participer pleinement à l'évolution constitutionnelle du Canada et le processus devant conduire les parties à une deuxième ronde de discussions sur d'autres modifications constitutionnelles.

L'Accord a été signé le 3 juin suivant à l'Édifice Langevin à Ottawa, après 20 heures de débats. Cet accord historique risque d'avorter si deux parlements provinciaux ne l'adoptent pas d'ici le 23 juin 1990.

Pourquoi le 23 juin 1990? Simplement parce que la Constitution canadienne prévoit qu'une modification doit être sanctionnée par les dix parlements, au plus tard trois ans après que le premier de ceux-ci ait adopté l'Accord. Or, l'Assemblée nationale du Québec l'a adopté le 23 juin 1987.

Mais comment en est-on arrivé là? Grâce à la promesse qu'avait faite Brian Mulroney aux Québécois durant la campagne électorale de 1984. Celui qui n'était alors que candidat au poste de premier ministre avait promis à Sept Îles, s'il était élu, qu'il réintégrerait les Québécois dans le giron constitutionnel:

«...Je sais que bien des Québécois et des Québécoises ne se contenteront pas de simples paroles. Il faudra

donner des gages et poser des gestes pour atteindre l'objectif que je me suis assigné et que je réitère ici: convaincre l'Assemblée nationale du Québec de donner son assentiment à la nouvelle Constitution canadienne avec honneur et enthousiasme.»

Devant le support marqué des Québécois pour le Parti conservateur et son chef qui prenaient le pouvoir le 4 septembre suivant, René Lévesque ouvre la porte aux discussions. Le résultat est dramatique: les Parizeau, Lazure, Laurin et autres quittent avec éclat le Parti québécois.

Le Québec, qui avait été exclu du rapatriement de la Constitution lors de la «nuit des longs couteaux» de novembre 1981 n'a pas participé aux Conférences constitutionnelles qui ont eu lieu entre 1981 et 1986. En février 1985, le Parti libéral du Québec adoptait dans son programme électoral, cinq conditions pour que le Québec se joigne au reste du Canada. Dix mois plus tard, Robert Bourassa revenait au pouvoir avec ces cinq conditions en poche.

C'est à Edmonton durant la 27<sup>e</sup> Conférence annuelle des premiers ministres qu'il fait part à ses homologues de son intention de demeurer à l'écart des discussions constitutionnelles tant qu'ils n'auront pas adopté le retour du Québec dans la Constitution comme priorité. Cela mena à la Déclaration d'Edmonton:

«Les premiers ministres sont convenus à l'unanimité que leur première priorité en matière constitutionnelle est d'engager immédiatement des discussions fédérales-provinciales pour que le Québec puisse accepter de participer pleinement, et à part entière, à la fédération canadienne, et cela sur la base des cinq propositions mises à l'avant par le Québec...»

Un consensus s'est aussi dégagé parmi les premiers ministres à l'effet qu'ils seront en mesure de poursuivre la révision de la Constitution sur des sujets intéressant certaines provinces, qui comprendront notamment la réforme du Sénat, les pêches, les droits de propriété, etc.»

Par l'entente du lac Meech, les premiers ministres se sont engagés à modifier la Constitution sur six points:

- la dualité linguistique canadienne et le caractère distinct de la société québécoise,
- l'immigration,
- la Cour suprême,
- le pouvoir de dépenser du Parlement,
- la formule de modification à la *Loi constitutionnelle de 1982*,
- une deuxième ronde de discussions constitutionnelle (ce dernier point couvre également les conférences sur l'économie et les nominations au Sénat).

Au moment où ces lignes sont écrites, deux provinces n'ont pas ratifié l'Accord du lac Meech — le Manitoba et le Nouveau-Brunswick. Terre-Neuve menace de retirer l'appui que son Parlement lui a déjà donné et l'un des signataires de l'Accord, Bill Vander Zalm, Premier ministre de la Colombie-Britannique déclare à la mi-janvier que l'Accord est «inacceptable aux gens de la Colombie-Britannique.»

Plusieurs trouveront ironique que la date limite pour la ratification par les parlements concernés coïncide avec la convention à la chefferie des libéraux où un ancien refait surface, le tout la veille de la Fête nationale des Québécois.

Quel qu'il soit, le destin des liens qui unissent les deux nations fondatrices se sera joué dans l'arrière-cour de l'Outaouais. Et si l'Europe de l'Est a connu son sort au cours des six derniers mois, c'est sûrement au cours des six prochains que le Canada connaîtra le sien.

Signed at Ottawa,  
June 3, 1987

Fait à Ottawa  
Le 3 juin 1987

Bruce Wilson  
Canada

[Signature]  
Ontario

[Signature]  
Québec

[Signature]  
Nova Scotia  
Nouvelle-Écosse

[Signature]  
New Brunswick  
Nouveau-Brunswick

[Signature]  
Manitoba

[Signature]  
British Columbia  
Colombie-Britannique

[Signature]  
Prince Edward Island  
Île-du-Prince-Édouard

[Signature]  
Saskatchewan

[Signature]  
Alberta

[Signature]  
Newfoundland  
Terre-Neuve

## CLIOGRAMMES – CLIOGRAMMES – CLIOGRAMMES –

- À l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'invention de la daguerréotype, la Fédération des Sociétés d'histoire et les Archives nationales du Québec en collaboration avec l'Université du Québec à Montréal préparent un répertoire des photographes du Québec. On a demandé le concours des sociétés d'histoire régionale pour revoir et compléter la recherche déjà effectuée dans les annuaires commerciaux. Le Service de recherche de notre Société a permis d'identifier une trentaine de photographes inconnus du projet et d'apporter des précisions sur une douzaine d'autres.
- Au cours de l'hiver, s'effectueront l'inventaire et le classement des archives de la Société déposées au bureau de la rue Leduc. Grâce à une subvention du ministère des Affaires culturelles, nous avons pu engager un archiviste qui prendra la relève du travail effectué par Jean-Paul Moreau jusqu'en 1978.
- De retour chez-nous : deux membres du conseil d'administration, M<sup>mes</sup> Larouche et Depratto ont représenté la SHOQ aux cérémonies entourant le bicentenaire de Denis-Benjamin Papineau, en septembre.
- À l'occasion de son premier brunch-bénéfice, le 19 novembre 1989, la Fédération des sociétés d'histoire du Québec a tenu à honorer notre président fondateur Jacques Gouin. *Asticou* remercie M. Michel Gouin qui nous en a informé et nous a fourni une copie de la plaque commémorant le travail de son père.
- Il faudrait développer le réflexe d'appeler la Société historique quand on fait le nettoyage du grenier ou de la cave. Ce qui peut ne pas représenter d'intérêt pour vous peut enrichir notre collection. Par exemple, que vous sachiez ou non qui figure sur telle ou telle photographie n'a pas d'importance. D'autres pourront à partir de ces mêmes photos étudier le décor, l'atelier, la technique, la clientèle du photographe

CLIOGRAMMES – CLIOGRAMMES – CLIOGRAMMES –



*La Fédération des sociétés d'histoire du Québec  
tient en ce dix-neuf novembre  
mil neuf cent quatre-vingt-neuf,  
à l'occasion de son premier brunch-bénéfice,  
à souligner la contribution remarquable de*

## *Jacques Gouin*

*à la promotion de l'histoire et de  
la généalogie du Québec. Son travail a  
contribué à mettre en valeur notre patrimoine  
et à mieux diffuser notre Histoire.*

---

4545, av. Pierre-de-Coubertin, C.P. 1000, Succursale M, Montréal, Qc H1V 3R2  
514.252.3031

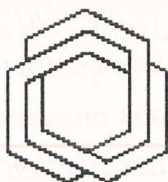
## POUR LES GRANDS

Essaie d'identifier les logos de certains organismes et associations de la région. Tu en trouveras certainement quelques-uns dans le journal.

1.



2.



3.



4.



5.



6.



1. Ville de Hull 2. Centre national des arts 3. Centre hospitalier de Buckingham 4. Ville d'Aglymer 5. Université du Québec à Hull 6. Association du hockey mineur de Hull.

## ...ET LES DEJUS

Encerle dans la grille les mots se rapportant à la fabrication du papier cités au bas. (Une même lettre peut se retrouver dans plus d'un mot.) Avec les lettres inutilisées tu pourras former le nom d'une ville de l'Outaouais.

F	S	E	U	V	E	R	E	L	T	N	L
L	O	N	U	R	A	T	O	O	U	A	E
O	U	E	S	U	T	S	I	O	B	T	T
T	F	R	I	E	S	L	U	O	E	R	E
E	E	I	E	O	A	A	I	I	R	L	F
T	R	G	N	T	E	C	R	N	A	I	I
R	P	E	E	M	T	H	N	E	A	O	I
E	E	T	I	O	C	O	T	N	R	E	S
G	A	O	I	A	T	E	R	E	S	I	R
P	N	R	M	R	P	U	T	N	T	E	E
S	E	A	A	A	O	I	E	L	U	E	M
S	A	C	P	J	I	D	N	I	P	A	S

bois  
coïte  
énergie  
fibre  
journal  
mai  
papeterie  
revues  
scierie  
toile

camions  
dense  
épinette  
flotter  
laboratoires  
meule  
pâte  
sac  
sol  
train

carton  
eau  
été  
forêt  
machine  
moteur  
pin  
sapin  
soufre  
usine

## ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans notre mot caché, malgré la vigilance de nos correcteurs; veuillez nous en excuser ET UTILISER CETTE GRILLE.  
Réponse dans le numéro d'automne.

F	S	E	U	V	E	R	E	L	T	N	L
L	O	N	S	U	R	A	T	O	O	B	E
T	O	E	S	U	E	S	L	U	O	B	E
T	R	G	N	T	E	S	C	R	N	A	I
E	E	I	E	O	T	A	H	A	N	E	I
R	P	E	E	M	T	C	O	T	N	E	A
E	E	T	I	O	C	T	E	R	N	S	I
G	A	O	I	A	P	U	E	N	T	E	R
P	N	A	R	A	R	P	U	E	N	T	E
S	E	A	C	P	J	I	D	N	I	P	A
S	A	C	P	J	I	D	N	I	P	A	S

## AU HASARD DES BAZARS LE COIN DES COLLECTIONNEURS

*Les Québécois se sont lancés dans les années '70 à la chasse aux antiquités, aux vieilleries, aux curiosités. Qu'est-il advenu de tout ce bric-à-brac d'ornements liturgiques, de jouets anciens, de moules à sucre, de photos sépia, etc. ? D'autres ont hérité d'objets de famille qu'ils chérissent: pépite d'or rapportée du Klondyke par un ancêtre, outils d'un aïeul, témoins d'un mode de vie révolu ou d'un épisode de l'histoire. Certains ont parfois poussé la curiosité jusqu'à se documenter sur l'origine de leurs acquisitions ou leur utilité.*

*Nous aimerions dans cette chronique partager avec vous le plaisir que vous avez eu à collectionner ces objets. Faites-nous connaître vos trésors dans une courte notice -- accompagnée ou non de photos -- décrivant la provenance et l'intérêt pour l'histoire régionale de ces objets qui vous sont chers\*.*

\* Ces pièces n'ayant de valeur que celle qu'on leur attache, rien ne s'oppose à publier le nom du propriétaire, mais la revue assurera l'anonymat sur demande.

Il y a peu de passions aussi dévorantes que la bibliophilie; collectionner les livres et mieux encore, les lire, quel bonheur! Aussi je vous propose aujourd'hui une incursion dans ma bibliothèque.

Les livres publiés au XIX<sup>e</sup> siècle à Hull ou sur Hull sont rares. On connaît le *Compagnon du chantier* publié en 1874, *Les Asiles d'aliénés de la province de Québec et leurs détracteurs* publié par la *Vallée d'Ottawa* en 1885.

Aussi est-ce avec plaisir que je reçus un jour d'un ami qui connaît ma passion du «hulliana» un petit livre de 8 cm x 12 cm à couverture artisanale brune publié chez Bureau et Frères en 1889 et contenant les règles de la Congrégation des jeunes gens de Notre-Dame de Grâce de Hull.

Le livret de 98 pages se divise en deux parties: le Petit Office de la Sainte Vierge **totalemment en latin** remplit les 67 premières pages et les Règles et Statuts de la Congrégation le terminent.

MANUEL

DE LA

CONGREGATION

DES

JEUNES GENS

HULL.



OTTAWA:  
A. BURBAU & FRERES, IMPRIMERIES

Qu'était cette Congrégation de jeunes gens, qui en 1931 «enrégimentait» selon les termes du curé Bonhomme, 300 jeunes hommes et garçons de la paroisse Notre-Dame? Fondée en 1883 par le curé Cauvin elle s'adresse aux jeunes de 16 à 30 ans et vise à être l'arche de Noé où les pauvres séculiers trouvent refuge contre ce déluge de tentations et de péchés dont le monde est inondé (p. 68). La fréquentation de la Congrégation doit aider les jeunes gens à être des modèles de vertu et de piété dans leur milieu.

Reprenant les thèmes de la chevalerie – le congrégationiste est un garde qui défend sa souveraine, Marie, et veille à ce que la Reine des Cieux soit toujours respectée – ses rites initiatiques – une probation de trois mois durant laquelle il est éprouvé, une cérémonie d'admission où il verse cinquante centins, et un insigne distinctif – la Congrégation s'adresse à une élite qui entraînera la masse dans son sillage.

À part ses objectifs religieux, la Congrégation offrait une forme de pré-arrangements funéraires où le fait d'acquitter sa cotisation d'une piastre dans les délais prescrits par la règle (en juin ou en juillet mais jamais plus tard que septembre) garantissait au membre décédé le service, le cercueil et le chariot.

Un sous-article de la règle concerne les personnes qui ne savent pas lire. On leur conseille de réciter le chapelet à voix basse durant l'office pendant que les autres psalmodient. Après avoir vu que plus de la moitié du livret est en latin cet article révèle bien de l'angélisme de l'époque.

*... n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté*  
Montesquieu

Nous vous rappelons que la SHOQ peut remettre des reçus pour fins d'impôt. Si vous avez des photos, collections, papiers de famille, objets, etc. et que vous voulez en faire don à la Société historique, nous pouvons vous remettre un reçu après avoir fait évaluer les pièces. Cela s'applique également aux dons d'argent.

Vous organisez un événement à caractère historique – conférence, publication, exposition ? Faites-nous parvenir votre communiqué ou une copie du document avec mention: pour publication dans ASTICOU et envoyez le tout à l'adresse au verso.

---

Pour devenir membre de la société historique de l'Ouest du Québec, envoyez un chèque ou mandat postal à

Société historique de l'Ouest du Québec  
C.P. 1007  
Hull, Qc  
J8X 3X5

On peut également se procurer d'anciens numéros de la revue à cette même adresse.

#### COTISATION

(la cotisation comprend l'abonnement à Asticou)

Membre ordinaire.....12\$  
Membre étudiant.....5\$  
Membre bienfaiteur.....20\$ ou plus

Nom.....

Adresse.....

N° de tél. Domicile.....

Bureau.....

Cotisation:

Membre ordinaire  Etudiant

Membre bienfaiteur

Prix: 3,50